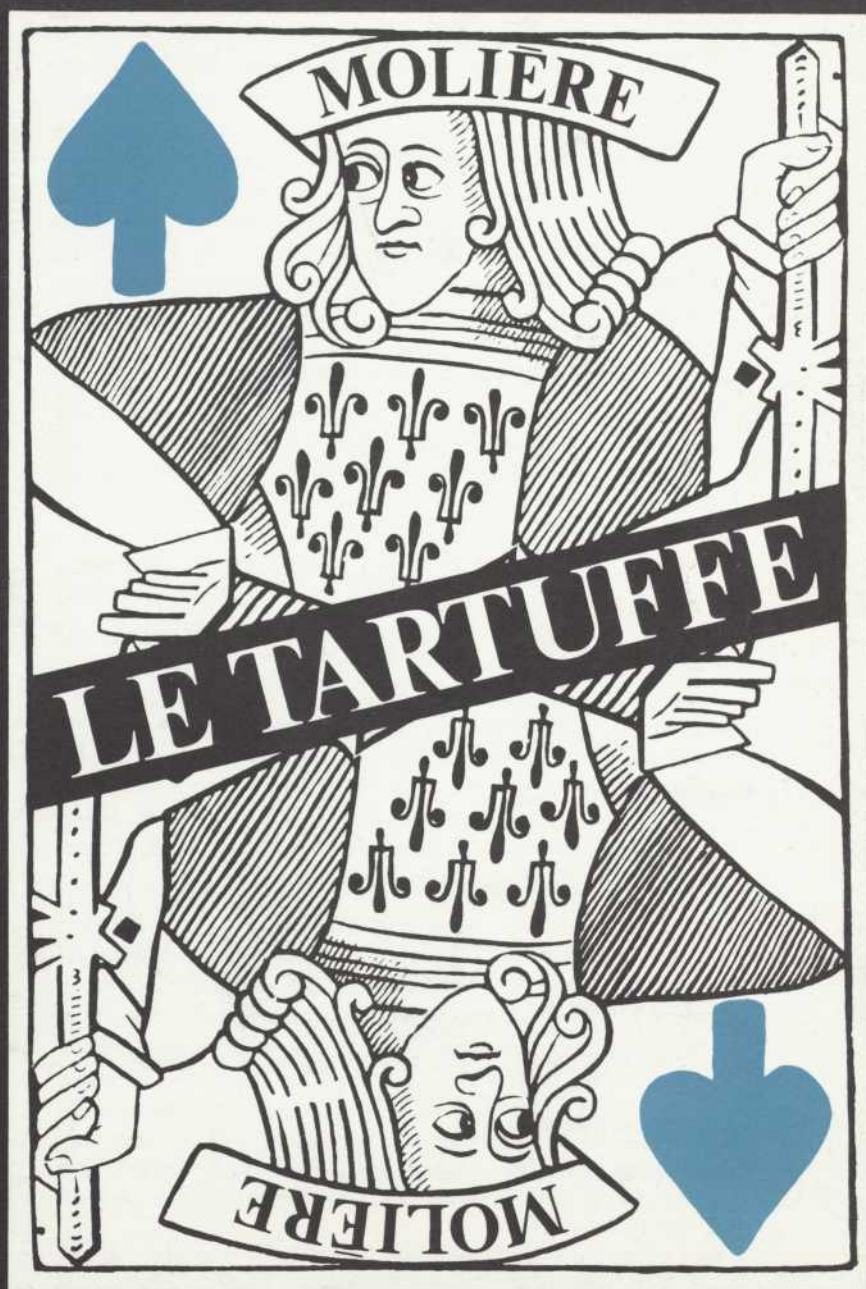


Sous les auspices
du ministère des Affaires extérieures
du Canada

Le Théâtre du Nouveau Monde
de Montréal
présente





Frontispice des œuvres de Molière, gravé par F. Chauveau, pour l'édition de 1666. Molière y est figuré dans les costumes de Sganarelle et Mascarille.

LE TARTUFFE de Molière

MISE EN SCÈNE Jean-Louis Roux
 DÉCORS ET COSTUMES Robert Prévost
 MUSIQUE Gabriel Charpentier

DISTRIBUTION (par ordre d'entrée en scène)

MME PERNELLE	Denise Proulx
FLIPOTE	Monique Joly
ELMIRE	Monique Miller
MARIANE	Élizabeth LeSieur
DORINE	Denise Pelletier
DAMIS	Jean Besré
CLÉANTE	Pascal Rollin
ORGON	Jacques Galipeau
VALÈRE	Jean Perraud
TARTUFFE	Albert Millaire
LAURENT	Bernard Lapierre-Assiniwi
M. LOYAL	Guy L'Écuyer
L'EXEMPT	Edgar Fruitier

ÉQUIPE DE PRODUCTION

CONSTRUCTION DES DÉCORS	Artisans Ouvriers Réunis
PEINTURE DES DÉCORS	Pierre Laverdet
RÉALISATION DES COSTUMES	
ET ACCESSOIRES	Atelier du T.N.M.
PERRUQUES	Blanche Pierrehumbert, Guy Juneau
CHAPEAUX	Julienne Aras
ENREGISTREMENT DE LA MUSIQUE	Pierre Rollin
MONTAGE SONORE	Raymond Beaugrand-Champagne

ÉQUIPE DE TOURNÉE

ADMINISTRATEUR	Lucien Allen
DIRECTEUR TECHNIQUE	Olivier Reichenbach
DIRECTEUR DE SCÈNE POUR LE TARTUFFE	Jan-Rok Achard
CHEF COSTUMIER	Lydia Randolph
CHEF ACCESSOIRISTE	Wendell Dennis
CHEF ÉCLAIRAGISTE	Jacques Sauriol

Préface de Molière*

(pour la première édition)

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusque ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrire un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés: ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et *Le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllables en sont impies; les gestes même y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule...

Les choses même les plus saintes ne sont pas à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse point pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs...

Finissons par le mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche hermite*; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire: «*Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière, ne disent mot de celle de Scaramouche?*» À quoi le prince répondit: «*La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche joue le ciel et la religion dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.*»

* Cette préface (dont nous publions les extraits les plus importants) a été mise par Molière en tête de la première édition du *Tartuffe*, publiée en 1669, quelques mois après la seconde représentation de cet ouvrage, et plus de deux ans après la première.

Historique du Théâtre du Nouveau Monde

par Hermine Beauregard

«*Ce sont miroirs publics*» disait Molière des représentations théâtrales. Aucune troupe de théâtre n'aura mieux reflété l'évolution culturelle d'une jeune nation que ne l'a fait le Théâtre du Nouveau Monde. D'abord, témoignage, dans un Québec en veilleuse, d'une culture française vivace, il a su, par la suite, réfléchir les visages changeants d'une révolution culturelle qui a permis au Canada français de se définir.

Membre du Centre canadien du Théâtre, rattaché à l'Institut International du Théâtre de l'U.N.E.S.C.O., le Théâtre du Nouveau Monde a atteint une renommée internationale, sans pour autant perdre contact avec la réalité québécoise.

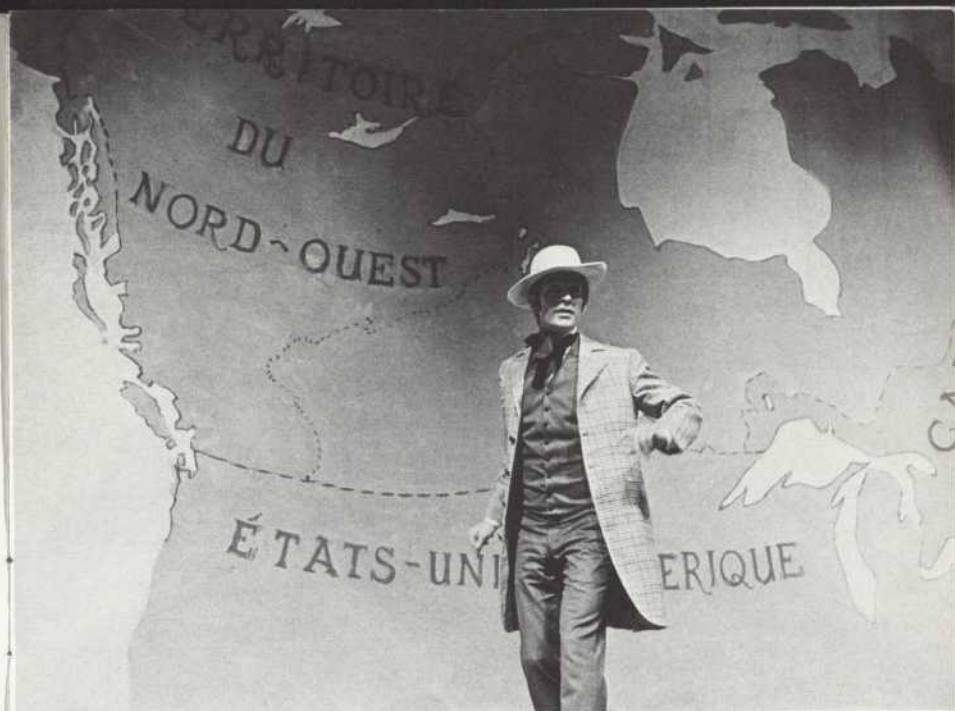
L'histoire du TNM a débuté, il y a vingt ans, alors que deux jeunes comédiens québécois constataient que le Canada français ne possédait plus aucune troupe de théâtre professionnelle. Jean Gascon et Jean-Louis Roux décidèrent d'en fonder une qu'ils appelèrent le Théâtre du Nouveau Monde. Ils avaient fait leurs débuts au théâtre avec la troupe des Compagnons de Saint Laurent, à Montréal, avaient travaillé avec Madame Ludmilla Pitoëff qui les avaient guidés ensuite pendant un séjour d'études de quelques années en France.

Ils choisirent de jouer d'abord *L'Avare*; la première eut lieu à Montréal, le 9 octobre 1951, et marque le début d'une glorieuse équipée. Molière a porté bonheur à la troupe qui représente *Le Tartuffe* dès la saison suivante, avant de s'attaquer à des auteurs plus modernes: Tchekhov (*La Mouette*), Claudel (*L'Échange*), Pirandello (*Chacun sa Vérité*), ...; tous auront leur tour, les dramaturges québécois aussi: Langevin (*L'œil du Peuple*); Dubé (*Le Temps des Lilas*), de Grandmont (*La Fontaine de Paris*).

Malgré les difficultés, malgré les deuils et les départs, le TNM a non seulement conquis la fidélité du public canadien, mais encore mérité l'éloge de la critique étrangère: la première fois à Paris, en 1955, avec trois farces de Molière (*Le Mariage Forcé*, *Sganarelle* et *La Jalousie du Barbouillé*); puis à New York et à Paris, en 1958, avec *Le Malade Imaginaire* et une pièce québécoise, *Le Temps des Lilas*, de Marcel Dubé; enfin à Londres en 1965, avec une autre pièce québécoise, *Klondyke* de Jacques Languirand, ainsi qu'avec *L'École des Femmes*.

Jean-Louis Roux, qui dirige aujourd'hui le TNM, et ses collaborateurs, bien que leur troupe n'ait jamais été permanente (les comédiens n'étant engagés que pour jouer une seule pièce), en ont fait la plus prestigieuse de l'Amérique francophone. Elle dispose de services techniques très modernes; elle monte chaque année, sur la scène du théâtre Port-Royal de la Place des Arts qu'elle occupe depuis 1967, de six à sept pièces qui font l'objet d'environ 210 représentations, auxquelles assistent près de 140000 spectateurs.

Si le TNM demeure une entreprise privée, les nombreuses subventions qu'il reçoit montrent l'importance que lui reconnaissent les pouvoirs publics: le Conseil des Arts du Canada, le Ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des Arts de la Région métropolitaine de Montréal lui versent annuellement \$500.000 (2.500.000 FF).

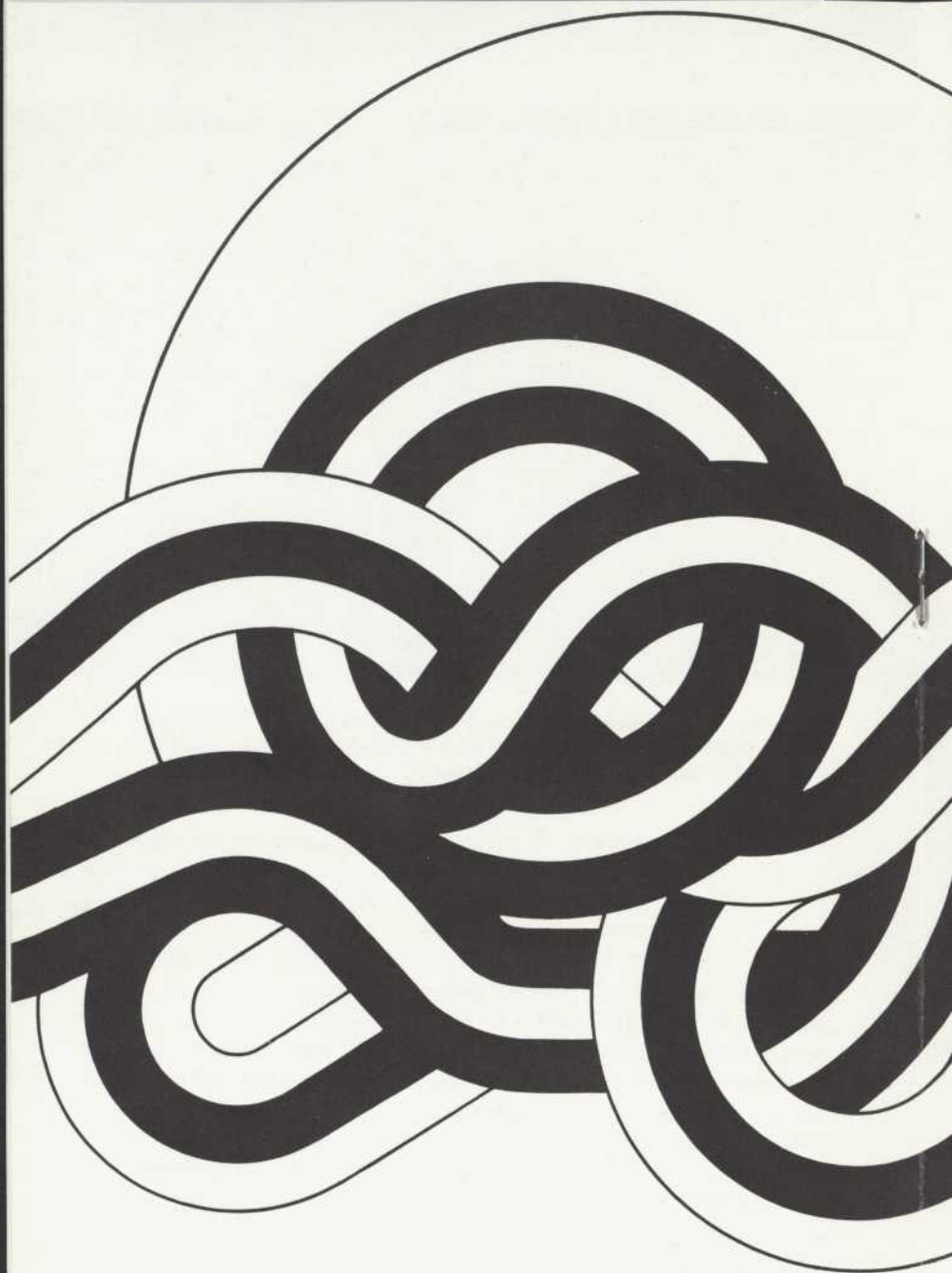


Une scène de Bois-Brûlés, de Jean-Louis Roux, reportage épique avec lequel le Théâtre du Nouveau Monde inaugurerait sa dix-septième saison au théâtre Port-Royal de la Place des Arts, à Montréal.

L'un de ses problèmes est de tenir compte, dans le choix des spectacles, sans égard à la tradition ni à la mode, de toutes les tendances d'un public composite, de lui plaire sans le flatter et de le former sans l'endoctriner. Molière, peut-être pour des raisons sentimentales, resta longtemps l'auteur préféré. Mais jamais cette prédilection ne devint exclusive; refusant de se limiter à une époque ou à une école, le TNM inscrit à son répertoire les œuvres les plus diverses.

Pour mieux connaître les goûts de ses spectateurs le TNM organise, de temps à autre, des sondages d'opinion: le plus récent indique une préférence pour les auteurs modernes et, parmi eux, pour les auteurs québécois. Depuis quatre ans, le Service d'Éducation permanente de l'Université de Montréal, avec le concours du TNM, organise des entretiens au sujet des pièces jouées par la troupe. D'autre part, les comédiens et le metteur en scène participent, le «Quatrième Mardi» de chaque mois, à des discussions avec le public. Bientôt même, on espère que les abonnés seront représentés au conseil d'administration de la compagnie, ainsi, d'ailleurs, que les comédiens, les enseignants et les travailleurs. Par là, comme par ses efforts pour intéresser au théâtre les étudiants et, grâce aux syndicats, les travailleurs, le TNM essaie, non pas de vulgariser, mais de démocratiser la culture, qui doit être à tous et de tous.

Nous retrouvons dans cette philosophie un reflet des prises de position de l'U.N.E.S.C.O. à sa dernière conférence de Venise, lors de laquelle il avait été affirmé que «... (la culture) n'est pas un secteur réservé, mais un élément de la vie d'une société, même dans ses aspects quotidiens.»



ÉQUIPE PERMANENTE DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

DIRECTION ARTISTIQUE: Jean-Louis Roux / DIRECTION ADMINISTRATIVE: James de B. Domville / SecrÉTARIAT GÉNÉRAL: Jean-Pierre Ronfard / ADMINISTRATION: Lucien Allen / COMPTABILITÉ: André L'Écuyer, François Martin / SecrÉTARIAT: Annette Boismenu, Claudette Ménard / RÉCEPTION: Jacques Durand, Elvira Ruffi / RELATIONS PUBLIQUES ET PUBLICITÉ: Luc Sicotte / PRODUCTION: Normand Choquette / DIRECTION GÉNÉRALE DE LA SCÈNE: Olivier Reichenbach / DIRECTION DE SCÈNE: Jan-Rok Achard, Jean-Claude Lespérance / SCÉNOGRAPHIE: Robert Prévost / MUSIQUE: Gabriel Charpentier / DIRECTION DE L'ATELIER DE COSTUMES: Lydia Randolph / COUPEURS: Christel Hagen, Erika Hoffer, Werner Kulovits / COUTURIERS: Mathilde Chichini, Anastasia Koumos, Christiane Laurent / STAGIAIRE: Julia Hodgson / ACCESSOIRES: Wendell Dennis / PHOTOGRAPHIE: André LeCoz / GRAPHISME: David Feist

Pleins feux sur le nouveau monde

Cette année, changez de décor pour vos vacances. Ajoutez l'Amérique à votre répertoire! Pour cela, Air Canada vous offre sans relâche le grand service vers le Canada et les États-Unis, y compris des vols quotidiens par Boeing 747 de Paris vers Montréal, Toronto et Vancouver. Depuis 11 villes européennes incluant Bruxelles, Zurich et Prague, Air Canada vous mène vers 43 destinations nord-américaines, soit plus que tout autre ligne aérienne transatlantique. Laissez Air Canada faire la mise en scène de vos vacances au Nouveau Monde.

AIR CANADA
Notre affaire, c'est tout le monde.



LA FONDATION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

CONSEIL D'ADMINISTRATION: Charles Lussier, *Président* / Claude Vallerand, *Vice-Président* / Lucien Allen, *Trésorier* / Claude Ducharme, c.r., *Président sortant de charge* / Émile Caouette / Philippe Casgrain / Bernard de Massy / Gérard Filion / Samuel Gagné / Maurice Houle / Bernard Langevin / Roger Larose / Léon Simard / William Sofin / Dieter Stinnes

ANCIENS PRÉSIDENTS: Sénateur Mark Drouin, c.r. / Marcel Piché, c.r.

DIRECTEUR ARTISTIQUE FONDATEUR: Jean Gascon

La Fondation du Théâtre du Nouveau Monde est subventionnée par le Conseil des Arts du Canada, le Ministère des Affaires Culturelles de la Province de Québec et le Conseil des Arts de la Région Métropolitaine de Montréal.

Le TNM est membre du Centre Canadien du Théâtre (Institut International du Théâtre, U.N.E.S.C.O.).

Sous les auspices du ministère
des Affaires extérieures du Canada
Le Théâtre du Nouveau Monde
de Montréal
présente

LA GUERRE, *yes sir!*

de Roch Carrier



tnm

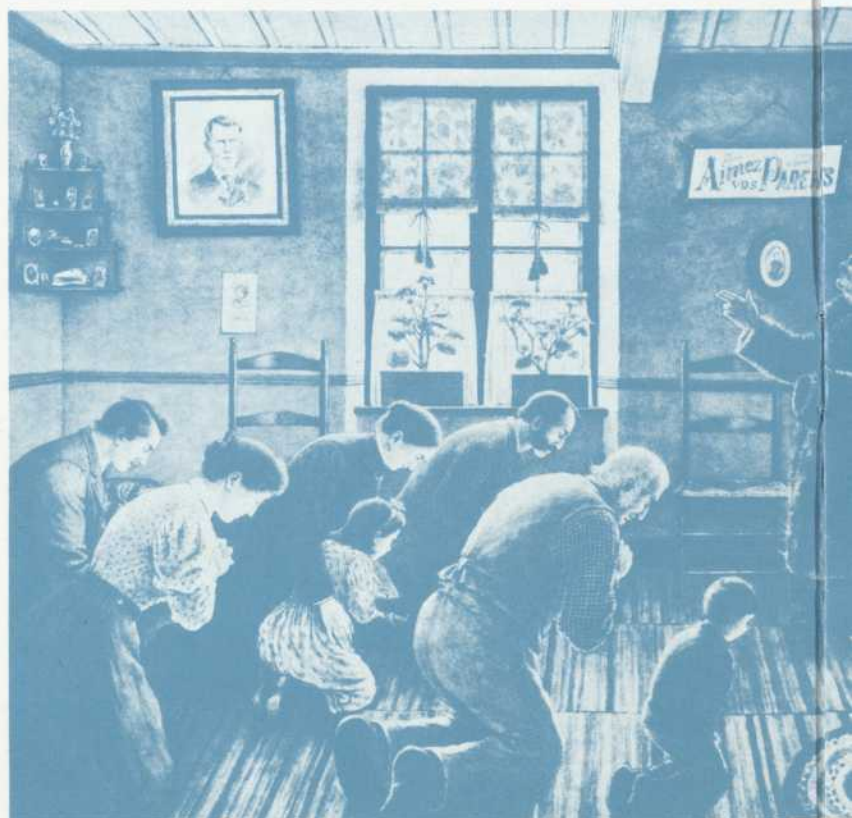
la guerre, yes sir!

de Roch Carrier

MISE EN SCÈNE Albert Millaire
DÉCORS ET COSTUMES Mark Negin
CHANSONS Gabriel Charpentier

DISTRIBUTION (par ordre d'entrée en scène)

SOLDAT ERRANT	Pierre Curzi
JOSÉPHINÉ	Élizabeth LeSieur
NAPOLEON	Bernard Lapierre-Assiniwi
M. JOSEPH	Edgar Fruitier
MOLLY	Suzanne Grossmann
BÉRUBÉ	Jean Perraud
HARAMI	Errol Slue
CORRIVEAU FILS	Jacques Thisdale
PHILIBERT	Jean Besré
LE MAIGRE	Jacques Galipeau
ARSÈNE	Guy L'Écuyer
HENRI	Jacques Thisdale
ARTHUR	Pascal Rollin
PÈRE CORRIVEAU	Roger Garand
MÈRE CORRIVEAU	Lucille Cousineau
SERGEANT	Ian Ireland
SOLDAT #1	David Wells
SOLDAT #2	Pierre Curzi
MME JOSEPH	Denise Proulx
CURÉ	Bernard Lapierre-Assiniwi
ESMALDA	Monique Miller



EDMOND-J. MASSICOTTE

ÉQUIPE DE TOURNÉE

ADMINISTRATEUR	Lucien Allen
DIRECTEUR TECHNIQUE	Olivier Reichenbach
DIRECTEUR DE SCÈNE POUR <i>LA GUERRE, YES SIR!</i>	Jean-Claude L'Espérance
CHEF COSTUMIER	Lydia Randolph
CHEF ACCESSOIRISTE	Wendell Dennis
CHEF ÉCLAIRAGISTE	Jacques Sauriol

ÉQUIPE DE PRODUCTION

CONSTRUCTION DES DÉCORS	Robert Petit
PEINTURE DES DÉCORS	Pierre Laverdet
TAPISSERIE	Eugène Chabot
RÉALISATION DES COSTUMES ET ACCESSOIRES	Atelier du TNM
PEINTURE SUR LES COSTUMES PERRUQUES	Claude Gagnon-Choquette Blanche Pierrehumbert, Guy Juneau
ENREGISTREMENT ET MONTAGE SONORE	Michel de Passillé



“C'est la visite du curé à ses paroissiens, Avant même le premier mot, tous, pieusement inclinés reçoivent la bénédiction de leur pasteur. Puis, celui-ci s'informe de tout et de tous, console et reconforte les uns et les autres; car, en terre québécoise, le curé est vraiment le père de ses paroissiens.”

(«*Nos Canadiens d'autrefois*», texte d'Aegidius Fauteux, Granger & Frères, Montréal, 1923.)

En guise d'introduction à la pièce de Roch Carrier

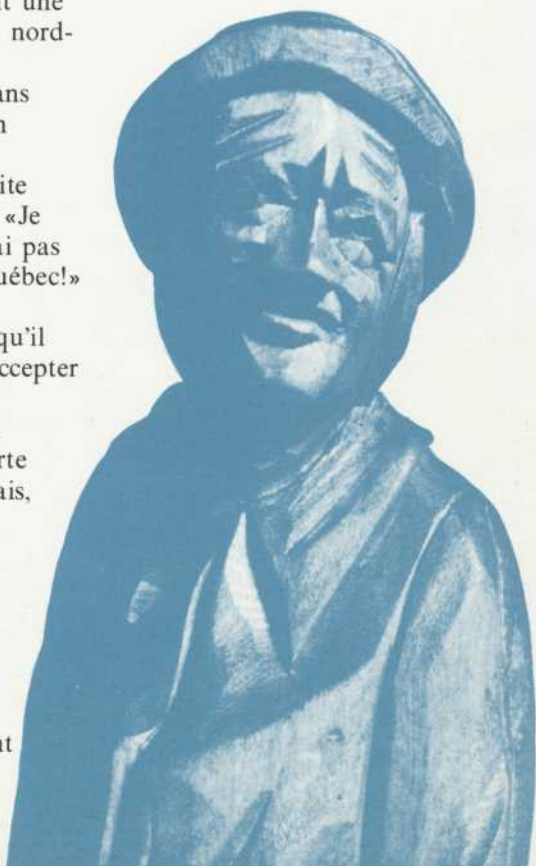
Pour comprendre l'attitude des paysans de *La Guerre, yes Sir!*, il faut connaître l'isolement qui leur sert de refuge. S'imaginant menacés de toute part, ils dessinent des frontières autour de leurs maisons, autour de leurs hameaux, et se persuadent qu'ainsi, ils vont réussir à se tenir à l'écart des problèmes mondiaux; leurs propres problèmes, à l'intérieur de leurs familles et de leur village, leur semblant plus importants que tout ce qui peut se passer à plus de cinq mille kilomètres de distance.

C'est cette attitude qui a permis, à la nation canadienne-française, de considérer en général que les deux derniers conflits mondiaux ne la concernaient pas. Bien sûr, plusieurs avaient des proches, dont ils savaient qu'ils se battaient et peut-être même mouraient, là-bas: on en était fier. Parce que savoir se bagarrer est une qualité; savoir rendre les coups à qui vous en donne, une nécessité. Indépendamment de la nature des valeurs en jeu. Hitler? Un bon garçon, dont la réputation était ternie par la propagande officielle, afin d'encourager la vente des obus et l'usage du pétrole. Mussolini? Un grand catholique, dont l'œuvre maîtresse avait été l'assainissement des marais Pontins, et qui avait eu pour seul défaut de s'opposer aux visées impérialistes de l'Angleterre. C'est pourquoi, tout autant que le héros de Dieppe, le déserteur de l'armée, poursuivi dans les Laurentides par les agents de la police fédérale, pouvait être l'objet de l'admiration de ses compatriotes.

Ce paradoxe a des fondements historiques et sociologiques, qui sont difficiles à expliquer en quelques paragraphes; nous allons cependant essayer de le faire.

Ce ne sont pas tous les généraux qui savent s'épargner. En 1760, il y en avait encore qui connaissaient assez peu l'art militaire pour trouver moyen de mourir sur le champ de bataille. Tels le Général Montcalm et le Général Wolfe, respectivement commandant des forces française et commandant des forces anglaises, qui s'affrontaient une dernière fois, en continent nord-américain, sur les Plaines d'Abraham. Et, comme dans tous les combats il faut un vainqueur et un vaincu, Montcalm accepta la défaite contre un mot historique: «Je meurs content: je ne verrai pas les Anglais entrer dans Québec!» Quant à Wolfe, en bon pragmatique britannique qu'il était, il dut stoïquement accepter la mort en échange de la victoire. C'est ainsi que la Nouvelle-France, découverte et colonisée par les Français, passa en 1760 sous la domination anglaise.

Les Français et les Canadiens francophones qui habitaient la colonie depuis plus de deux siècles, ignorant des négociations qui aboutirent au Traité de Paris,

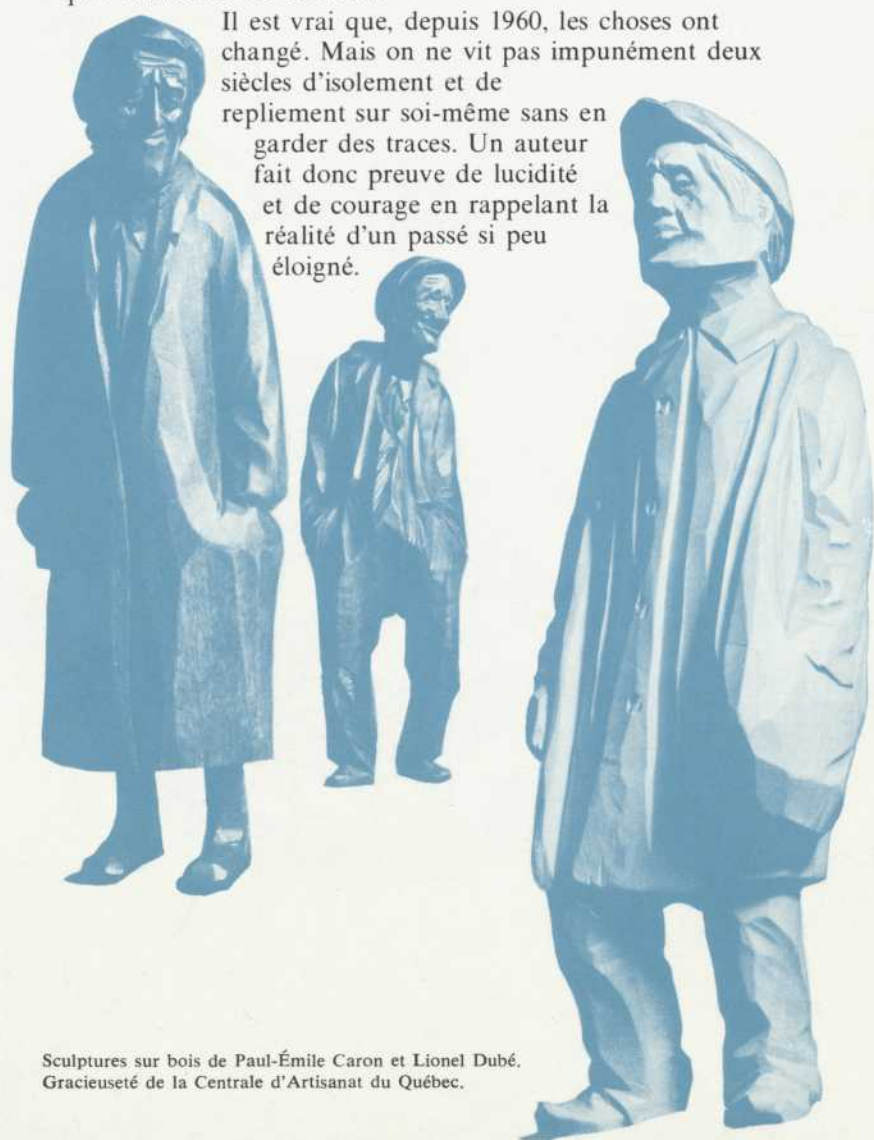


continuèrent à parler leur langue et à exercer leur religion, réussissant tant bien que mal à maintenir vivante la culture de leurs ancêtres dans le contexte anglo-saxon de l'Amérique du Nord. Miracle, disent les uns; entêtement, disent les autres. Miracle de l'entêtement ou entêtement du miracle. L'autorité anglaise est lointaine, surtout pour la population majoritairement rurale pendant longtemps, et le pays est vaste, ce qui permet aux deux groupes linguistiques de vivre dans une certaine méconnaissance, l'un de l'autre. Le refuge, c'est l'isolement; et l'isolement apparaîtra d'abord comme la planche de salut, avant de se transformer en menace d'étouffement.

Le refuge, c'est la religion, le clergé réussissant à exercer une influence prépondérante sur tout le «troupeau» qu'il préfère tenir dans un constant état de soumission. Le refuge, c'est la langue, qui, cependant, n'évolue pas au même tempo que dans la mère-patrie et qui s'abâtardira peu à peu, une fois noyée dans l'immense mer anglo-saxonne. Le refuge, ce sont les traditions, qui finissent par perdre leur sens profond et par dégénérer en immobilisme superstitieux.

Lors de sa création, en novembre 1970, *La Guerre, yes Sir!* souleva l'indignation d'une partie du jeune secteur du public du Théâtre du Nouveau Monde, qui reprochait à la compagnie de ne donner qu'une pièce à caractère historique, une pièce qui n'était plus l'image de la réalité: 1960 avait marqué le début de la libération de la nation québécoise et *La Guerre, yes Sir!* appartenait à un passé si peu glorieux qu'il convenait de l'oublier.

Il est vrai que, depuis 1960, les choses ont changé. Mais on ne vit pas impunément deux siècles d'isolement et de repliement sur soi-même sans en garder des traces. Un auteur fait donc preuve de lucidité et de courage en rappelant la réalité d'un passé si peu éloigné.



Sculptures sur bois de Paul-Émile Caron et Lionel Dubé.
Gracieuseté de la Centrale d'Artisanat du Québec.